



HAL
open science

Sauvegarder sa langue pour défendre sa culture

Marie Mauzé

► **To cite this version:**

Marie Mauzé. Sauvegarder sa langue pour défendre sa culture. Les Apaches. Geronimo le rebelle, Sophia Publications, pp.64-67, 2022, Historia Grand Angle, 9791090956452. halshs-03887034

HAL Id: halshs-03887034

<https://shs.hal.science/halshs-03887034>

Submitted on 7 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Sauvegarder sa langue pour défendre sa culture

« Tuer l'Indien pour sauver l'homme » : telle a été, durant des décennies, la politique à l'encontre des autochtones. Mais, depuis les années 1960, les idiomes vernaculaires retrouvent un second souffle.

PAR MARIE MAUZÉ

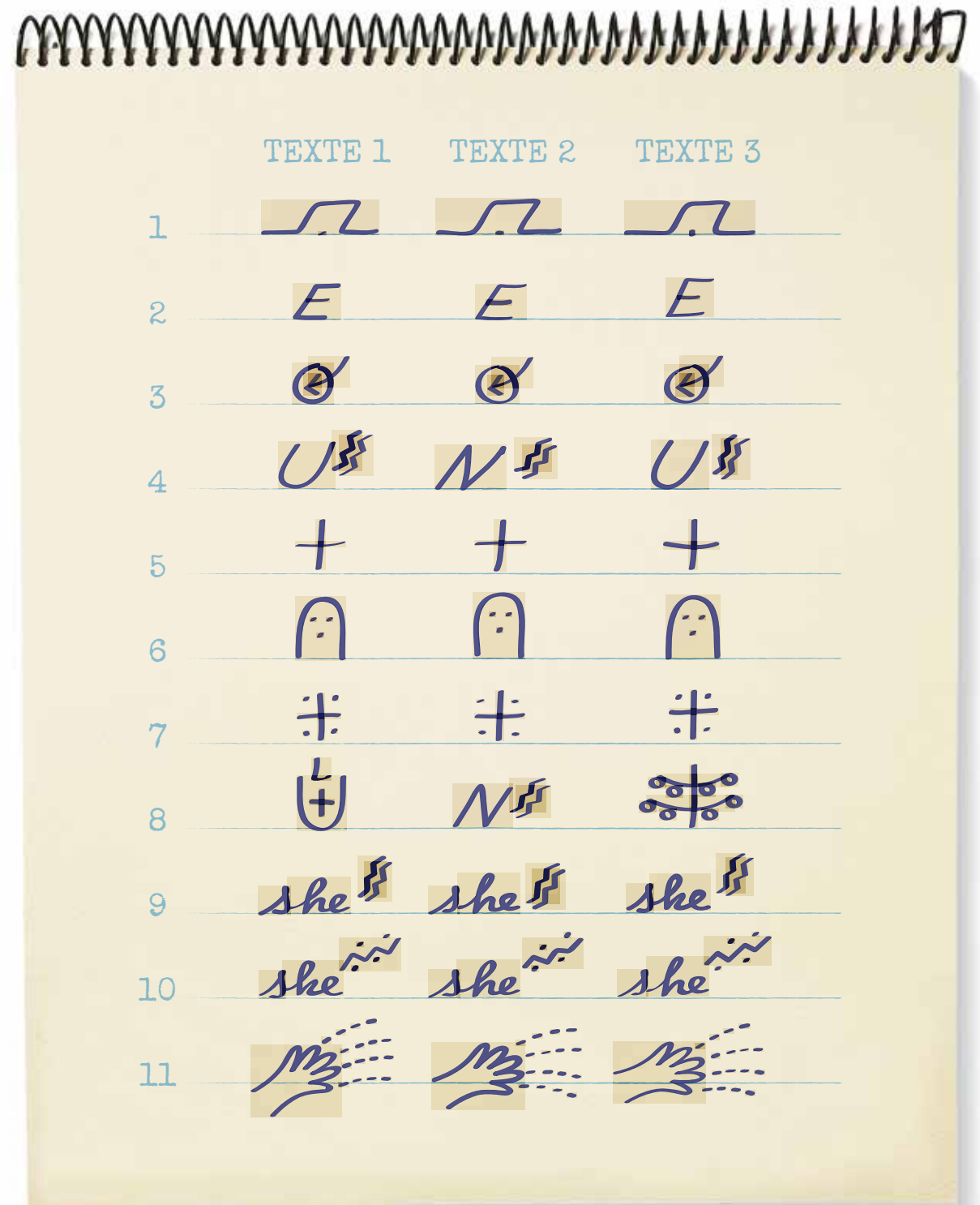
Nombre de langues autochtones d'Amérique du Nord ont disparu et d'autres sont menacées de disparition. Aujourd'hui, dans la plupart des communautés, l'anglais, devenu la langue dominante dans les foyers et à l'école, a supplanté les langues vernaculaires. Les politiques coloniales mises en œuvre à partir de la fin du XIX^e siècle pour assimiler les peuples autochtones ont entraîné la perte de leurs territoires ancestraux et contribué à faire disparaître les pratiques culturelles et les langues d'origine.

La déstructuration forcée des familles – les enfants furent soustraits à leurs parents pour être adoptés ou placés dans des pensionnats – a joué un rôle déterminant dans ce processus d'assimilation. Il s'agissait, selon l'expression

de Richard H. Pratt, fondateur de l'école Carlisle en Pennsylvanie (*lire p. 33*), de « tuer l'Indien [pour] sauver l'homme ». Dans ces institutions, les enfants avaient interdiction de pratiquer leur langue maternelle sous peine d'être punis sévèrement et de subir des sévices. Au fil des années, les parents ont volontairement négligé de transmettre leur langue à leurs enfants pour faciliter leur intégration dans la société dominante et leur donner plus de chance dans leur cursus scolaire.

La loi de 1968 sur l'éducation bilingue

Les langues apaches, ou langues athapascanes méridionales, comprenant le navajo, l'apache occidental, le chiricahua (parlé par Geronimo), le mescalero, le lipan et l'apache kiowa, constituent une sous-famille des langues athapascanes regroupées dans le sud-ouest des États-Unis. Les deux autres sous-familles sont ▶



CHANT DU SIGNE En 1904, l'homme-médecine Silas John Edwards (*photo p. 66*) a créé cette notation pour transcrire des prières reçues de Dieu. Mais ces caractères ne reproduisent pas les gestes et silences, déterminants dans la langue apache. Selon l'anthropologue Keith Basso, chaque pictogramme représente une strophe. Les lignes 4 à 7 signifient ainsi : « 4. Pollen sacré de Dieu / 5. Une croix de pollen sacré / 6. Pollen sacré vivant / 7. Une croix de pollen sacré respirant dans quatre directions. » *Illustration tirée d'une étude de Keith N. Basso et Ned Anderson, revue « Science », n° 4090 (8-6-1973).*



EDGAR GUENTHER COURTESY WILLIAM KESSEL/SMITHSONIAN MAGAZINE

VISIONNAIRE Silas John Edwards (à g.) et son père. Le fils habitait dans la réserve de Fort Apache (Arizona) lorsqu'il entreprit, à 21 ans, de retranscrire 62 prières traditionnelles de son clan. Photo du révérend E. Edgar Guenther.

► l'athapascan de la côte pacifique (Californie, Oregon) et l'athapascan septentrional parlé dans le nord-ouest du Canada et l'intérieur de l'Alaska.

Les années 1960 et 1970 ont marqué un tournant dans les politiques scolaires aux États-Unis. La loi sur l'éducation bilingue (1968) a permis de fournir une aide financière aux instances éducatives pour développer et appliquer des programmes à destination des enfants – de la maternelle au secondaire – dont la langue maternelle n'était pas l'anglais. Parmi les langues athapascanes, le navajo est aujourd'hui la langue la mieux préservée car, jusque dans les années 1950, les internats ne concernaient

qu'un petit nombre d'enfants. Par la suite, la scolarisation obligatoire a conduit à l'abandon de la langue autochtone au profit de l'anglais.

Cependant, d'importants efforts ont permis de maintenir la langue vivante, et la traduction d'œuvres de la culture populaire américaine en navajo contribuera sans doute à préserver la langue pour les générations à venir. En 2013, *Star Wars* (1977) a été le premier film traduit dans une langue indigène aux États-Unis, puis, en 2016, *Nemo*, film d'animation, le deuxième film doublé en navajo. Le navajo est la langue amérindienne la plus parlée aux États-Unis, avec environ 170 000 locuteurs. Au début des années 1980, l'apache occidental était parlé par environ 75 % des résidents de la réserve de Fort Apache, parents et enfants communiquant dans leur langue à la maison. Mais seulement 30 à 35 % des Jicarillas adultes de plus de 35-40 ans étaient locuteurs de leur langue maternelle. Quant au lipan, il s'est éteint.

Au sein des communautés apaches, différents programmes ont été mis en œuvre pour préserver la langue, tels que des programmes d'immersion pour les enfants ou des programmes mixtes où certains cours se déroulent dans la langue vernaculaire. Si tout le monde est d'accord sur la nécessité de sauvegarder les langues et de les enseigner, nombreux sont ceux qui contestent la manière de le faire. Les Apaches manifestent des sentiments ambivalents par rapport aux programmes pédagogiques, comme ce fut le cas dans les années 1990 dans la réserve de Fort Apache. Les critiques reposent sur des questions relatives à la transmission des valeurs culturelles ancestrales : si les Apaches sont plutôt favorables à ce que leur langue soit mise sur un plan d'égalité avec l'anglais à l'école, certains

considèrent que les programmes recèlent une menace pour l'autorité et la légitimité des aînés au sein des familles.

Si l'apache a été bien étudié par les linguistes, les programmes sont construits selon des directives émanant du gouvernement fédéral, et non des locuteurs des communautés concernées. De ce fait, les enfants apprennent le vocabulaire et la grammaire, sont capables de prononcer des sons à consonance apache, mais leur façon de s'exprimer tient plus d'une traduction littérale de l'anglais que d'une maîtrise des modes langagiers et de ses subtilités. Comme l'a montré l'anthropologue et linguiste Keith Basso (1940-2013), le silence et les gestes jouent un rôle important dans les interactions sociales, ce qui ne peut pas être transcrit sous forme écrite.

La quête d'un nouvel alphabet

Un projet original sur la documentation et la préservation de la langue jicarilla a été mis en œuvre par Veronica Tiller [auteure de ce numéro], historienne et membre de la communauté jicarilla, avec le concours de la linguiste Melissa Axelroad et celui de locuteurs jicarillas. Développé au département de linguistique de l'université du Nouveau-Mexique, ce programme s'est donné pour objectif de retravailler les textes collectés entre les années 1890 et 1930, notamment les *Jicarilla Apache Texts* (1911), de Pliny Earle Goddard (1869-1928), publiés dans leur version bilingue, et de rappeler les conditions dans lesquelles ces textes ont été recueillis. Autre ambition : créer un nouvel alphabet accessible au plus grand nombre pour faciliter l'apprentissage et la lecture de l'apache, dont l'orthographe a été jusqu'alors calquée sur celle du navajo. Le premier système d'écriture de l'apache occidental a été inventé en 1904 par Silas John Edwards (photo page précédente, à g.), de la réserve de Fort Apache. Cet homme-médecin, fondateur d'un mouvement religieux nativiste qui s'est développé à partir de 1921, a inventé un alphabet qui lui est apparu lors d'une expérience onirique et lui a permis de fixer de façon permanente des prières qui lui venaient du ciel et de les diffuser parmi ses fidèles.

Si les prières elles-mêmes étaient marquées d'un fort symbolisme chrétien, cet alphabet était organisé sur un ensemble de signes graphiques de style pictographique, dont certains étaient utilisés dans les peintures de sable et d'autres inspirés de l'alphabet romain (*Illustration p. 65*). Ce système d'écriture s'est maintenu au sein des communautés de Fort Apache et de San Carlos (centre-est de l'Arizona) jusque dans les années 1970.

Maintenir les langues vernaculaires en vie est un enjeu majeur pour les peuples autochtones. Car préserver une langue, ce n'est pas seulement apprendre aux jeunes leur langue maternelle et offrir à ses locuteurs la capacité de communiquer entre eux, mais c'est aussi transmettre des valeurs culturelles et éthiques ainsi que des systèmes de savoir liés à tous les domaines de la vie, y compris à l'environnement naturel. ★

TOPONYMES APACHES

L'anthropologue Keith Basso révèle les relations étroites entre un nom de lieu et une parole.

Dans *L'Eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert* (Zones sensibles, 2016), publié vingt ans plus tôt en anglais sous le titre *Wisdom Sits in Places*, Keith Basso analyse les relations entre les lieux-dits et les actes de parole, à savoir comment l'évocation d'un lieu dans la conversation courante est susceptible de susciter une pensée, des images mentales et des émotions et d'influencer ou de modifier un comportement. C'est le fruit d'une étude qui lui a été suggérée, en 1979, par le président de la tribu apache

White Mountain pour lever et dresser des cartes de la région de Cibecue. Pas des « cartes d'homme blanc [mais] plutôt des cartes apaches, qui indiquent des lieux et des noms apaches ». Basso met en évidence le lien étroit entre le paysage et l'expression des valeurs culturelles. Évoquer un lieu, c'est faire passer un message, dire beaucoup en peu de mots. Le toponyme est une forme de condensation de la parole. L'ouvrage offre aussi une plongée dans l'histoire et la mémoire des Apaches. M. M.

En 2013, *Star Wars* a été le premier film traduit en langue indigène, et *Nemo*, le deuxième doublé en navajo